

Pierre Milza, *Pie XII*, Paris, Fayard, 2014, 475 p.

Jacques Prévotat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8459>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2016

Pagination : 365-368

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jacques Prévotat, « Pierre Milza, *Pie XII*, Paris, Fayard, 2014, 475 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 92 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8459>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Pierre Milza, *Pie XII*, Paris, Fayard, 2014, 475 p.

Jacques Prévotat

- 1 Ce nouveau livre sur Pie XII – encore un, dira-t-on – apporte un regard approfondi et nuancé sur au moins trois aspects essentiels : une étude serrée et parfaitement informée de la situation internationale du Saint-Siège ; une approche, qui retient l'attention, de la psychologie du pape Pacelli ; une volonté d'éclairer à nouveau la question du fameux « silence » pontifical face aux atrocités nazies, sans prétendre trancher.
- 2 Fort de sa familiarité avec les archives italiennes et de sa connaissance précise des relations internationales, illustrées par plusieurs ouvrages qui font autorité, Pierre Milza s'efforce de situer les efforts du pontife en faveur de la paix en tenant le plus grand compte des forces antagonistes qui agitent une Europe déchirée. Déjà, sous le pontificat de Benoît XV, dont Pacelli a été proche, en tant que secrétaire de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires depuis 1911, date à laquelle il succède à Mgr Benigni. En tant que Secrétaire d'État de Pie XI, depuis 1930, ensuite, et, à ce titre, plongé dans le drame croissant du recul des démocraties affrontées à la montée des totalitarismes national-socialiste et bolchévique. C'est ainsi qu'il est étroitement associé à l'action de Pie XI, qui s'oppose frontalement aux dictateurs, notamment dans les deux encycliques de 1937, *Mit Brennender Sorge*, dirigée contre le régime national-socialiste et son racisme païen, et *Divini Redemptoris* qui condamne le communisme athée. Pacelli a participé de près à la rédaction de ces encycliques, surtout à la première sur l'Allemagne qu'il connaît particulièrement bien en raison de son long passé de nonce à Munich, puis à Berlin, de 1917 à 1929. Devenu pape en mars 1939, il se trouve aussitôt confronté à la menace d'une guerre totale voulue par l'Allemagne, mais aussi par l'Italie, devenue son étroite alliée depuis 1938, alliance renforcée par le pacte d'acier du 22 mai 1939. Le pape s'efforce en vain de préserver la paix par des tentatives de médiation et de conférences internationales. L'expérience acquise auprès de son prédécesseur Benoît XV, dont l'offre de paix blanche, en août 1917, s'est heurtée à une fin de non-recevoir des États belligérants, le dissuade de

poursuivre dans cette voie. Il préfère utiliser les armes de la diplomatie et du dialogue qui peuvent ouvrir des voies nouvelles, entamer la résolution de l'adversaire, même si, au fond de lui-même, il est sans illusion sur les chances d'une négociation avec le gouvernement allemand. Il ne croit pas possible d'affronter directement le régime et renonce à des déclarations de désaveu public, à la manière de son prédécesseur. En revanche, il soutient fermement l'Église allemande dans son combat contre le paganisme. Il connaît les évêques allemands, et particulièrement, les adversaires déterminés du régime, l'archevêque de Munich, Faulhaber, von Preysing, l'évêque de Berlin, Ludwig Kaas, prêtre et chef du parti du Centre, dont il écoute les avis et les conseils. C'est ainsi qu'il a accepté la dissolution du parti du Centre contre l'obtention d'un Concordat avec le Reich (juillet 1933), en lequel le juriste et canoniste averti qu'il demeure veut voir l'assiette juridique d'une possible résistance de l'Église allemande. Résistance dont il mesure les difficultés croissantes. Sa sympathie naturelle pour l'Allemagne n'a jamais impliqué la moindre connivence à l'égard d'un régime qui est un redoutable adversaire, totalement indifférent aux prédications pontificales, et qui aurait été jusqu'à envisager d'arrêter le pape et de l'emprisonner. L'anticommunisme de Pacelli reste entier, mais, conscient de la hiérarchie des périls, il est suffisamment lucide pour demeurer sourd à ceux qui l'engagent, à partir de juin 1941, à prêcher en faveur d'une croisade contre le régime bolchévique. Le triomphe d'Hitler serait la paganisation durable de l'Europe. Plus tard, après la guerre, le communisme sera le danger numéro un, et le pape se rapprochera des États-Unis de Truman, tout en gardant sa distance. L'évolution de l'Europe centrale et orientale, la persécution des Églises liées à l'extension de l'Empire soviétique, mettent en péril l'Europe chrétienne ; d'où son soutien aux initiatives de Robert Schuman, Adenauer et De Gasperi ; d'où son ferme appui aux Églises persécutées de l'Europe de l'Est, à ses chefs, notamment les cardinaux Stepinac (Zagreb), complaisant, au moins à ses débuts, au régime oustachi, mais résistant ensuite et défenseur de l'Église, et Mindszenty, archevêque de Budapest, condamné par le régime communiste après un procès inique (février 1949).

- 3 À travers les *Mémoires* de sœur Pascalina Lehnert, lointaine parente du cardinal Faulhaber, recrutée dès la nonciature de Munich, et qui demeure auprès de Pacelli jusqu'à sa mort, et le dépouillement de la correspondance de Pacelli avec son frère Francesco, souvent citée, s'esquisse un portrait de Pie XII intime, sans complaisance ni caricature. L'homme en impose par sa haute taille et son allure, l'altitude à laquelle il se situe, la force de sa foi et de sa prière, sa ferveur mystique. Mais, dans la vie quotidienne, l'homme est timide, enclin à ne pas vouloir déplaire, hésitant aussi, très pudique, d'une santé fragile, constamment rongé par des maux d'estomac, souvent angoissé, sujet à l'insomnie. La description d'une journée quotidienne du pape, soit au Vatican, soit à Castelgandolfo, (p. 375-378), donne une juste idée de sa personnalité. Est-il à la fois tenté de figurer au-devant de la scène mais aussi, du même mouvement, de s'éloigner des mondanités et de s'enfermer ? À la veille du conclave de 1939, qui devait l'élire pape, il prépare ses bagages pour la Suisse. Snobisme ? Irréalisme ? Peur et recul devant une charge écrasante ? Sans doute un peu de tout cela. L'homme peut déconcerter : il annonce qu'il refuse de briguer des charges, mais les accepte ensuite sans réserve apparente et les remplit avec exactitude. S'il aime voyager, c'est qu'il s'intéresse au monde, aux nouveautés, aux questions modernes. Mais, aussi, devant des paysages inconnus et magnifiques, on constate qu'il reste le nez plongé dans le bréviaire, indifférent à ce qui l'entoure. L'homme demeure énigmatique et mystérieux. Très doué, doté d'une mémoire peu commune, d'une puissance de travail hors normes,

il ne s'accorde que quelques heures de sommeil. Il prend ses repas seul : c'est un solitaire et un autoritaire ; après la mort du cardinal Maglione, en 1944, son secrétaire d'État, avec lequel l'entente ne semble pas avoir été parfaite, il renonce à le remplacer.

- 4 Ces quelques traits ne suffisent pas à analyser le tempérament de Pie XII. Aussi l'auteur nous invite-t-il à éviter la caricature d'un « ecclésiastique de bureau » ou d'un « diplomate en soutane » en soulignant que le pape s'est « fortement investi dans l'assistance aux populations les plus directement frappées par la faim, la maladie et l'abandon... » (p. 81). Sa sensibilité extrême le pousse à des gestes spontanés, parfois inattendus. Un interlocuteur, qui vient l'informer, en témoin, en 1942, de l'extermination des juifs d'Ukraine, s'étonne de le voir « pleurer comme un enfant et prier comme un saint » (p. 269). Lors du bombardement de Rome, le 19 juillet 1943, il quitte précipitamment le Vatican sans prévenir personne et se rend sur les lieux pour bénir et partager les souffrances de la foule : « Il était très pâle quand il leva sa main tremblante pour bénir » (p. 320). Lors du massacre des fosses ardéatines (24 mars 1944), il s'écrie : « Que me dites-vous ? Ce n'est pas possible. Je ne peux y croire », pour ajouter, non sans naïveté : « Il faut tout de suite envoyer un avion à Berlin avec une personne de confiance pour parler avec Hitler ». Nous touchons là à une limite de l'action de Pie XII diplomate, impuissant devant le mal, et qui ne trouve d'autre recours que le refuge dans l'impossible espoir d'atténuer les desseins destructeurs et nihilistes du chef du Troisième Reich. Le même chef, qui, moins d'un an auparavant, au moment de la chute de Mussolini, répondait à un fonctionnaire allemand, qui se demandait si le Vatican était protégé : « Aucune importance. J'entre tout de suite dans le Vatican. Croyez-vous que le Vatican nous gêne ? On le prend d'un seul coup. D'abord tout le corps diplomatique s'y trouve. C'est l'essentiel. Je m'en fous. Ces canailles-là, ce troupeau de salauds, nous les extirperons de force, puis, la chose faite, nous nous excuserons » (p. 321).
- 5 Mais le thème central du livre, on s'en doute, tourne autour du « silence » du pape face à la terreur nazie et à l'extermination des juifs. Le dossier, ouvert par Hochhut en 1963, est repris (p. 445) avec la volonté de comprendre équitablement ce que Pierre Milza appelle le « dilemme » du pape qu'il définit ainsi : ou bien pratiquer la négociation et la voie de la diplomatie en vue de sauver l'entente avec l'Allemagne et la survie de l'Église, ou bien choisir la « résistance frontale » qui est celle de Pie XI (p. 171-172). La question occupe 200 pages du livre. L'attitude de Pie XII a été plus nuancée que ne le laissent entendre les termes du dilemme. D'emblée, Pie XII a choisi de ne pas heurter de front l'Allemagne nazie dans l'espoir de parvenir à un accord ou à un compromis de nature à permettre aux fidèles catholiques d'exercer librement leur culte. Tel était le sens, on l'a dit, qu'il accordait au concordat de juillet 1933. Sur cette façon d'agir, il n'est pas douteux que l'attitude de Pie XII tranche avec celle de son prédécesseur, un homme au tempérament de lutteur, sur lequel insiste l'auteur de façon un peu excessive. Faut-il aller jusqu'à penser que, quoique parfaitement informé de la persécution juive en Allemagne et de la situation dans les camps, Pacelli n'aurait pas, comme le pensait Bruning, évalué exactement la véritable nature du nazisme ? Cela n'est pas soutenable. Même si sa protestation ne s'est pas fait entendre lors de l'invasion de la Pologne, pas plus qu'en avril 1940, lors de l'invasion du Danemark et de la Suède, il n'est pas demeuré muet. On a entendu sa protestation, lors de son message de Noël 1942, dont l'auteur déplore l'insuffisance (p. 287-288), ou dans son message au collègue des

cardinaux, daté du 2 juin 1943, où Pie XII évoque « tous ceux qui, à cause de leur race ou de leur nationalité, sont parfois même destinés à des mesures d'extermination ».

- 6 Il est vrai cependant qu'en refusant de distinguer clairement entre États agresseurs et États agressés, au nom du respect du devoir d'impartialité du Saint-Siège, les messages de ce dernier ont pu apparaître indécis, aux yeux d'une opinion publique déchirée, et en attente d'un message libérateur, venu d'une des plus hautes autorités morales du monde. Telle est la conclusion qui se dégage en définitive d'un livre qui se veut le plus respectueux possible de la fonction du pape et de la souffrance des peuples, à commencer par celle des juifs.
- 7 Que signifie le non-lieu auquel s'arrête l'auteur, en conclusion de l'ouvrage¹ ? La réaction d'un historien soucieux de comprendre ? La vive conscience du caractère tragique du dilemme auquel est confronté un homme seul, écrasé par le poids d'une terrible responsabilité ? Le désir de se démarquer d'une historiographie pour laquelle c'est « à l'aune exclusive de la seule extermination des juifs que le pontificat de Pacelli est jugé »². Observons toutefois que l'argumentation développée tout au long de l'ouvrage, le constat, souvent repris, de la difficulté de Pie XII à suivre l'exemple de son prédécesseur, montrent qu'il demeure bien difficile d'échapper aux questions soulevées par cette historiographie. Peut-on du moins suggérer que l'accès aux archives du Saint-Siège pour l'ensemble du pontificat de Pie XII modifiera ce regard ? Si le temps n'est pas venu de donner une réponse à cette question, il paraît encore peu probable qu'il en soit ainsi aujourd'hui, et que le débat autour du « silence » de Pie XII puisse être clos.

NOTES

1. Quelques remarques au fil de la lecture : p. 60 : « les subventions de Léon X », (au lieu de Pie X ?) ; p. 138 : « Hitler rencontre les magnats de l'industrie lourde le 27 janvier 1932 » (n'est-ce pas plutôt en 1933 ?) ; p. 149 : « l'ancien oratoire de Louis XIII » (au lieu de « Léon XIII » ?) ; p. 155 : Carlo Falconi n'est pas « un historien anglais » ; p. 162 : « Grand Canyon » ; p. 242 : « Sa Paternité » ne vise-t-elle pas plutôt le général des Jésuites Ledochowski, plutôt que Pie XI ? ; p. 277 : ne faudrait-il pas mieux distinguer l'Adresse de l'Assemblée des cardinaux et archevêques au maréchal Pétain (22 juillet 1942) de la lettre de Mgr Saliège du 23 août 1942 ; p. 394 : les premières élections législatives au Parlement italien datent du 18 avril 1948 (et non de 1945) ; p. 412 : la proclamation du dogme de l'Immaculée conception date de 1854 (et non de 1870, date de la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale) ; p. 435 : la mort de Pie XII date d'octobre 1958 (et non de mars), comme le rappellent justement les pages suivantes.

2. Comme l'observe Muriel Guittat-Naudin, *Pie XII après Pie XII. Histoire d'une controverse*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2015, p. 319.

AUTEUR

JACQUES PRÉVOTAT

Université de Lille 3